

« J'ai tenté de défendre le droit légitime dont chaque personne en ce monde devrait jouir,
qui est celui de vivre librement avec tous ses droits civiques.
En dépit de tous ces malheurs et de ces tragédies, je n'ai jamais utilisé d'autre arme que ma plume. »
Hashem Shaabani,
poète iranien exécuté par pendaison à Téhéran à l'âge de 33 ans, le 27 janvier 2014.



06 62 04 10 50
lycee@furieuxdujeudit.com

Collection Lettres et le Savoir.
Texte inspiré par l'objet d'étude en Lycée :
LA QUESTION DE L'HOMME

TOLERANCE ! VOLTAIRE !

Jeu Dit de Sébastien Faure.

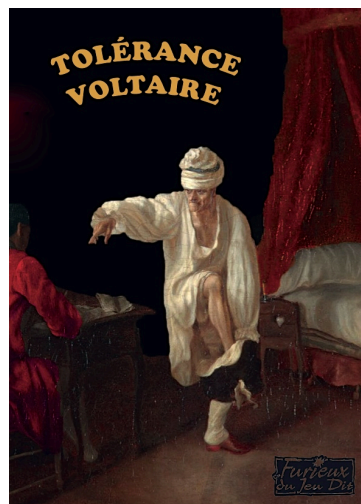
Jeu Mis par Philippe Leroy.

Voltaire, Le Comédien : Jacot Martin

&

L'Homme, L'Autre : Sébastien Faure

2015



À Yano latridès qui manquera à ce projet
À Cordélia, juste avant ton bac de français.
Merci à Florence K. SF

**Notes et contexte historique
en fin de texte.**

Bonne lecture.



*Sur ce plateau de théâtre, la France est à Jardin, la Suisse à Cour,
les appartements de Voltaire au lointain, la cave coté public.*

Côté français, en avant-scène, un siège et un bureau avec encrier, plume, bougeoir, manuscrits.

*Côté Suisse, un fauteuil vide en avant-scène et un lit haut. Une table de nuit avec clochette,
bougeoir, carafe et verre d'eau plein, une cassette en bois précieux, une loupe d'horloger.
Un pot de chambre est au sol.*

À l'entrée du public, salle et scène sont éclairées.

*Les comédiens, en costumes, accueillent les spectateurs. L'un des deux est en robe de
chambre. Nous l'appelons LE COMEDIEN ; son partenaire, L'AUTRE.*

PROLOGUE

L'AUTRE : Veuillez veiller à ce que vos téléphones...

LE COMÉDIEN : Laissez-moi faire... Ayez l'extrême bonté de rallumer vos insupportables à la fin de la séance, merci. (*À son partenaire.*) C'est pas compliqué...

L'AUTRE : Bonjour à toutes et à tous. Merci d'accueillir la compagnie *Furieux du Jeu*...

LE COMÉDIEN: *Dit !*

L'AUTRE : La pièce à laquelle vous allez assister, s'intitule *Tolérance Voltaire*...

LE COMÉDIEN : La tolérance n'est que le premier pas vers la reconnaissance de l'autre !

L'AUTRE : La représentation dure une heure. Nous vous rencontrerons à l'issue de la pièce. L'action se passe au dix-huitième siècle, sous les *Lumières*, en 1762.

LE COMÉDIEN : La tolérance n'est que le premier pas vers la reconnaissance de l'autre.

L'AUTRE : Nous sommes dans le petit village de Ferney, à la frontière franco-suisse. Aux Délices. Chez Voltaire.

LE COMÉDIEN : La tolérance n'est que le premier pas vers la reconnaissance de l'autre ; d'autres pas sont nécessaires pour aboutir à l'amour des différences.

L'AUTRE se réserve le droit d'ajouter : Bonne représentation, avant de sortir.

LE COMÉDIEN pose sa robe de chambre sur une chaise en marmonnant sa phrase.

Il se couche et s'endort. Les lumières de la salle s'éteignent.

Le Patriarche de Ferney s'éveille, surpris d'être...

SCENE 1

VOLTAIRE : Vivant !? Je suis vivant. Je suis vivant !... Mierde, mierde, mierde, mierde... ! (*Il saisit la clochette.*) Je suis toujours vieux. Toujours plus vieux ! (*Un homme entre. Voltaire ne le voit pas.*) Et bien laid, sans doute... Bah, une journée de plus en moins. Non, une journée en moins de plus, comme disent les Anglais ! Wagnière¹ ? Oh, mon fidèle secrétaire, vous êtes déjà là ! Que ne le disiez-vous ? Wagnière, j'ai eu un rêve, cette nuit. Un songe si véritable qu'il pourrait bien s'agir d'une prémonition. Figurez-vous...

L'HOMME : Monsieur !

VOLTAIRE : Grrr ! Tss, tss ! Chuut ! Figurez-vous un être humain, trop humain², se présente ici, *aux Délices*³... Je le reçois dans le salon des entrevues. Il me dit qu'il est Dieu. Il me demande de lui céder une de mes terres, que deux pieds quatre pouces de circonférence lui suffiraient. Je m'étonne : « Deux pieds quatre pouces ?! Un plant de tomate en demande le double ! Qu'allez-vous cultiver dans mon jardin ? » - « Il ne s'agit pas de cultiver NOTRE jardin », me précise-t-il, dans un jargon qui me donnait l'impression ridicule de parler de moi à moi-même, « Il s'agit de m'enterrer vivant ; creuser un petit trou très, très profondément ; m'y enfouir. Vos paysans n'auront qu'à reboucher, en tassant bien. » - « Hé, ho ! » rétorqué-je, « si vous êtes Dieu, vous vous reboucherez vous-même ! Laissons mes paysans à leurs labeurs... et dans leurs superstitions bien assez crasses comme cela. » - « Soit ! », me dit le spectre. À ce moment-là, un ange passe.

L'HOMME : Monsieur !...

VOLTAIRE : Ah ! Grrr ! Je veux dire un lourd silence que je mets à profit pour réfléchir. Je L'interroge : « Mais pourquoi faire ? Pourquoi vous enterrer vivant ? Vous voulez donc disparaître ? » - « Décidément, mortels, vous ne comprenez rien à mes desseins. Mon souhait est de me replanter mais en terre saine, dans une terre franche comme ici *aux Délices*. » - « Une terre franche ? Vous replanter ?! » - « Oui, renaître ! Mais renaître d'un endroit créateur, intelligent, vengeur et rémunérateur⁴. » À ces mots, bien que partageant les conceptions divines de cet hurluberlu, je m'apprête à le chasser à grands coups de pied dans le derrière et... je m'éveille ! Qu'en pensez-vous, Wagnière ?

L'HOMME : On...

VOLTAIRE : Pour moi, c'est d'avoir fait déplacer de quelques coudes, l'église et tout le cimetière de Ferney qui me turlupine⁵... Ou plutôt, ce sont les gronderies de notre évêque. Mais aussi... il fallait bien que *Les Délices* jouisse de cette vue imprenable sur Genève ! Et puis, à mon âge, il me faut le plus court chemin pour arriver au village de Saint-Jean. (*Il pouffe.*) Si demain les cheveu-légers⁶ de Louis XV viennent pour m'arrêter, hop, hop, hop, en trois enjambées parmi les laitues, je suis en Suisse, où tout mon bon argent est rangé. Alors, Wagnière, votre avis ? Pas sur le déplacement de la paroisse ! Sur l'interprétation de mon rêve ?

L'HOMME : Il est possible que la Providence vous envoie un signe, monsieur.

VOLTAIRE : Mais, vous n'êtes pas Wagnière ! Où est mon secrétaire ? Qui êtes-vous ?

SCENE 2

L'HOMME : Monsieur, je suis le gazetier ⁷ !...

VOLTAIRE : Le gazetier ?

L'HOMME : Le rédacteur de *La Gazette de France*. Mon Journal d'information a, depuis Paris, pris ce rendez-vous pour aujourd'hui. *La Gazette* est très honorée de l'entretien que vous daignez accorder à son humble correspondant. (*Il salue.*)

VOLTAIRE : Un entretien ? Pour *La Gazette de France* ? Vous pouvez vous broser avec votre papier de désinformation !

L'HOMME : Monsieur...

VOLTAIRE : Avec tout le respect, *La Gazette* est un torchon qui se contente de glorifier les victoires militaires et les succès diplomatiques du beau royaume de France... Je croyais d'ailleurs que c'était le roi en personne qui rédigeait les nouvelles ?

L'HOMME : Seulement les nouvelles qui le concernent. Mais cela ne lui arrive presque plus.

VOLTAIRE : Trop occupé à ratifier des pourparlers pour « gagner du temps ». Il faut dire que ça pète de partout. Aux Indes, aux Amériques, en Afrique ; on me dit qu'au Sénégal, c'est une vraie bouillie de nègres.

L'HOMME : C'est en Europe surtout que le conflit s'amplifie.

VOLTAIRE : Qu'est-ce que vous en savez ?

L'HOMME : Tant que la Silésie...

VOLTAIRE : La Silésie ! Mais mon pauvre monsieur mal éclairé, vous pensez vraiment que ce petit bout de Pologne soit l'enjeu véritable d'un conflit généralisé depuis bientôt sept ans ?... Et qu'aucun organe de presse n'ose appeler par son nom.

L'HOMME : Et par quel nom, monsieur ?

VOLTAIRE : Dieu épargne mon bon voisin, la Suisse ! (*à voix blanche.*) Une guerre universelle, monsieur, une guerre mondiale.

L'HOMME : Une guerre mondiale ! Oh, monsieur, c'est en Europe...

VOLTAIRE : En Europe ? L'Europe n'a que ce qu'elle mérite. Le résultat de sa folie des grandeurs ! Ouvrez les yeux, on souffre sur toute la planète. L'Europe se dispute les cartes de ses colonies comme on joue au whist... Mais, tout cela finira bientôt, je le sais.

L'HOMME : Oui, monsieur ! Nous devons l'espérer et rendre grâce à Dieu, par nos prières...

VOLTAIRE : Pitié ! Laissez la Providence en dehors de cela ! La fin de cette guerre mondiale est proche. C'est annoncé par la Mathématique, et tant pis pour mes affaires⁸.

L'HOMME : Par la Mathématique ?

VOLTAIRE : Et par la Logique. Depuis sept ans que les joueurs sont engagés à « qui perd, gagne », il n'y a plus un seul royaume, hélas, qui ait le sou. Tous ruinés ! Ultra endettés ! Et trop orgueilleux pour quitter la table. On se bat au rabais, sans poudre ni munition ; aux couteaux et à la baïonnette ! C'est du propre ! Même les soldats commencent sérieusement à manquer ! Excepté peut-être en Russie qui m'étonnera toujours par ses inépuisables ressources humaines. Pour parvenir à une paix brutale, il faudrait renverser les alliances...

L'HOMME : Renverser les alliances !?

VOLTAIRE : Que la Russie change de camp, par exemple. Priez Notre Seigneur d'accorder à la grande Catherine la force de faire habilement égorger son mari⁹... Et de diriger seule son empire¹⁰. Tant qu'à être gouvernée par des tyrans, que l'Europe ait au moins un despote éclairé¹¹. Dieu a créé les femmes pour apprivoiser les hommes.

L'HOMME : Est-ce que vous plaisantez, Monsieur ?

VOLTAIRE : A peine. Mais je vous interdis de consigner le propos. Aucun de mes dires ou de mes écrits ne viendra cautionner le moindre journal français ou européen en général !

L'HOMME : La raison ?

VOLTAIRE : La raison, elle est double. Primo : tant qu'il n'y aura pas de lois ouvrant à la liberté d'expression, j'enfermerai¹² votre système d'information truffé d'espions à la solde du pouvoir de l'Eglise et de l'Etat.

L'HOMME : Monsieur, je n'écris que pour offrir au peuple...

VOLTAIRE : Secundo ! - car vous ne m'avez pas laissé finir, monsieur le bavard - je ne reçois pas dans ma chambre à coucher. *Les Délices* ont un salon pour cela. Un salon dédié aux entrevues.

L'HOMME : C'est pourtant votre secrétaire qui m'a introduit...

VOLTAIRE : Wagnière vous a introduit dans ma chambre ! Il prend bien des libertés celui-là. Je m'en vais lestement le corriger s'il se met dans la tête qu'il peut poser des journalistes à l'endroit de mon pot de chambre et accorder des entrevues que je n'ai jamais validées. D'ailleurs où est-il l'imbécile ? (*Il sonne.*) Wagnière ! Wagnière !

SCENE 3

L'HOMME : Nul ne viendra, monsieur. (*On attend.*) Avant de me permettre l'accès à votre chambre, monsieur Wagnière m'a dit qu'il avait affaire au village. Il a quitté votre propriété en compagnie d'une dame et d'un médecin.

VOLTAIRE : Il est sorti avec madame Denis et mon bon docteur Tronchin ? Vous êtes sûr ?

L'HOMME : Formel, monsieur. Si tel est leur nom.

VOLTAIRE : Mais alors, je suis tout seul *aux Délices*. Et quand ? Quand sont-ils sortis ?

L'HOMME : Il y a une heure environ.

VOLTAIRE : Une heure environ !... Voilà bien du journaliste ! Toujours approximatif. Vous ne pouvez donc pas être un peu plus précis ?!

L'HOMME : C'est, Monsieur, que ma montre s'est cassée durant mon voyage jusqu'à vous. Croyez qu'habituellement...

VOLTAIRE : Montrez moi ça !

L'HOMME : Quoi donc, Monsieur ?

VOLTAIRE : Votre montre ! (*L'homme la donne.*) C'est bien léger...

L'HOMME : C'est français.

VOLTAIRE : C'est ce que je dis. Mécanisme d'échappement à hampe, c'est déjà presque dépassé... Je ne lis pas la marque du fabricant ?

L'HOMME : C'est une « Caron De Beaumarchais ». L'estampillage est en effet très mal lisible parce qu'un malveillant horloger du Roi s'était attribué pour lui-même la création de cette mécanique très nouvelle.

VOLTAIRE : Racontez-moi ça !

L'HOMME : *La Gazette de France* a largement relaté l'affaire.

VOLTAIRE : Pardonnez-moi, Monsieur, je vous ai dit que je ne vous lisais pas.

L'HOMME : Un procès retentissant a permis de réhabiliter l'auteur véritable de ce procédé. L'échappement à hampe à double virgule est aujourd'hui officiellement une invention « Caron De Beaumarchais père & fils »¹³. Tous les détenteurs de ce modèle à double virgule ont dû refaire estampiller correctement leur montre. C'est *La Gazette* qui...

VOLTAIRE : Ouais ! Il y aurait donc un peu de justice en France...

L'HOMME : Monsieur de Beaumarchais a fait valoir son droit devant le roi avec beaucoup de force, d'audace et de courage.

VOLTAIRE : J'imagine !... « Caron de Beaumarchais »... Ce nom me dit quelque chose...

L'HOMME : C'est que cet horloger écrit, comme vous, des pièces de théâtre qui font grand bruit.

VOLTAIRE : Ah ? Non, ce n'est pas là. « De Beaumarchais »...

L'HOMME : Ce monsieur a également une charge de secrétaire auprès du roi...

VOLTAIRE : Pof ! Les potins de la Capitale !... Depuis le temps que je n'ai pas mis mes perruques sous le ciel de Paris... Ce n'est pas là, non plus.

L'HOMME : Cet horloger a participé à diverses spéculations. Un sens très aigu des finances lui a permis d'acquérir dernièrement une très grosse fortune.

VOLTAIRE : Ah, ben voilà ! Oui, voilà ! Il boursicote ! C'est lui qui m'offrait de racheter mes stocks de fusils à destination des Amériques. J'ai bien fait de refuser. Mes actions valent aujourd'hui six fois plus qu'il ne m'en proposait. Un malin, ce Beaumarchais ! Je crois savoir qu'il n'a pas trente ans... Je ne me fais pas de souci pour sa carrière dans les affaires. *(Subitement.)* Pierre-Augustin ! Voilà. Son prénom me revient. *(En désignant la montre qu'il n'a pas cessé d'ausculter pendant cette conversation.)* C'est bien Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, n'est-ce pas ?

L'HOMME : C'est possible. Mais à dire vrai, je ne m'en souviens pas.

VOLTAIRE : Voilà bien le signe du peu d'investigation que vous mettez dans l'exercice de votre métier. Quant à votre montre à double virgule, dites-vous ?... C'est de la merde, du pipi de chat. Elle est fichue, irréparable. Tenez, je la jette. *(Il la jette mais au fond de son lit.)* Et parce que je suis bon homme, pour vous dédommager du déplacement d'où vous repartirez bredouille de tout article, attrapez cette cassette *(Il lui lance la boîte.)* et choisissez, parmi la dizaine de montres qui s'y trouvent, celle qui pourra la remplacer. Elles sont toutes garanties... par leur naissance. Elles sortent de mes ateliers de par là *(faisant un signe vague qui veut dire « tout près et tout autour ».)*, de la facture des meilleurs horlogers suisses. Ils trouvent chez moi l'intérêt d'un salaire deux fois supérieur à ce qu'ils toucheraient à Genève. *(À part.)* Il n'y a que les ouvriers qui sachent le prix du temps ; ils se le font toujours payer¹⁴.

L'HOMME : Monsieur, ces montres valent une fortune !

VOLTAIRE : Oui. Surtout pour celui qui les achète. Choisissez et décampez.

L'HOMME : *(L'homme hésite.)* Elles ont toutes un V sur leur boîtier ?

VOLTAIRE : Un V ? Oui...ou un A, sans la barre transversale. Tout dépend de la manière dont vous la présenterez... Je vous pardonne ; on ne demande pas à un journaliste d'avoir de l'imagination.

L'HOMME : Vous avez beau dire, je lis un V. Un V comme...

VOLTAIRE : Un V comme Anonymous !

L'HOMME : J'aurais dit, un V comme Arouet.

VOLTAIRE : Arouet ? Connais pas.

L'HOMME : Arouet. François-Marie Arouet. Ce n'est pas votre vrai nom ?

VOLTAIRE : Arouet ? (*Dans un lointain souvenir.*) Ah, ouais ! Arouet, c'est vrai... Mais bon ! C'est *Voltaire* que je préfère. Pourquoi ? Mystère. Adieu, monsieur ! Ou bien, au diable ; peu me chaut¹⁵. (*L'homme ne sort pas*). Monsieur, j'aimerais rester seul... Il est l'heure de ma miction.

L'HOMME : Pardon ?

VOLTAIRE : Ma miction, monsieur. Ma miction du matin... J'ai besoin de pisser, monsieur !

L'HOMME : Oh, bien-sûr !... (*Il prend le pot de chambre qu'il tend à Voltaire.*) C'est amusant, il y a également un V sur votre vase de nuit.

VOLTAIRE : C'est que *Voltaire* est également la marque des faïences qui sont produites à Ferney. Il y a aussi plein de petits V brodés sur mes draps ; ils sortent de la fabrique de mes vers à soie. Vous trouverez encore ce V aux pieds de mon lit ou de mon fauteuil ; le mobilier vient de mes ateliers d'ébénisterie. Et sur mes tapisseries aussi puisque j'en fais ! Pouvez-vous sortir maintenant ?

L'HOMME : J'ai besoin que vous répondiez à une question. Voilà, monsieur, elle est simple. Êtes-vous l'auteur du petit livre dont tout le monde parle et qui a pour titre « *Candide ou l'optimisme* » ?

VOLTAIRE : Jamais entendu parler de cet écrit. Non.

L'HOMME : Non ?

VOLTAIRE : Non ! (*L'homme le scrute avec insistance.*) « *Candide* », dites-vous?... Il me semble que j'ai ouï l'existence d'un ouvrage du titre que vous dites. Mais il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie !¹⁶

L'HOMME : Je suis étonné, monsieur.

VOLTAIRE : Me laisserez-vous maintenant ?

L'HOMME : Non, monsieur. (*Voltaire cherche sa clochette*) Inutile d'appeler vos gens, monsieur. Je vous ai dit qu'ils ne viendraient pas.

VOLTAIRE : Rendez-moi ma sonnette !

L'HOMME : Non, monsieur.

SCENE 4

VOLTAIRE : Qui êtes-vous et d'où êtes-vous tiré ?

L'HOMME : *(Sortant un pistolet qu'il arme et qu'il pointe sur Voltaire.)*
Je ne suis pas un simple gazetier, monsieur.

VOLTAIRE : Qui suis-je, où suis-je, où vais-je et d'où suis-je tiré ?¹⁷

L'HOMME : *La Gazette de France* a pris rendez-vous pour moi ce matin avec votre secrétaire. Ce petit homme ne m'a rien appris sur vous que je ne sache déjà. Vous êtes le maître de l'énigme, un homme particulièrement secret... Votre monsieur Wagnière est actuellement bâillonné dans la cave avec votre docteur Tronchin et votre... votre triste maîtresse. Sur le sujet, on dit partout que vous êtes un être immoral...

VOLTAIRE : Je me fiche qu'on répande dans toute l'Europe que je suis immoral. Je me moque bien que tout le monde sache que Madame Denis n'est pas seulement ma nièce, la fille de ma sœur - Dieu ait son âme - mais aussi et plus encore qu'elle est ma maîtresse. Comment va-t-elle ? L'avez-vous blessée ?

L'HOMME : Rassurez-vous, elle dort. Comme le reste de votre personnel. Et ils ne se réveilleront pas avant quelques heures, avec un bon mal de tête. J'ai veillé également à fermer tous vos volets. Ainsi de l'extérieur, on pensera que *Les Délices* sont en voyage.

VOLTAIRE : La supercherie ne trompera personne plus d'une journée.

L'HOMME : C'est plus qu'il ne m'en faut. *(Aimablement.)* Oh, pardon, j'oubliais : votre miction matinale...

VOLTAIRE : Trop tard, monsieur. Miction impossible. Je crois que j'ai fait sous moi. Qui n'en n'aurait pas fait autant quand, au réveil, on vous pointe au visage une arme de poing, allumage circulaire de mise à feu à la mèche, modèle 1759.

L'HOMME : Mazette ! Vous avez l'œil.

VOLTAIRE : C'est un pistolet à rouet.

L'HOMME : Arouet ? Voulez-vous dire que sur cet objet aussi, votre initiale est gravée ?

VOLTAIRE : À rouet. Le rouet, c'est la petite roue à ressort qu'on distingue sous le chien de votre arme... Le chien, c'est le percuteur ; la pièce en fonte sur le manche. Pouvez-vous cesser de me viser, monsieur ?

L'HOMME : Je ne m'attendais pas à ce que vos connaissances en armurerie soient aussi développées.

VOLTAIRE : Oh, je déteste les armes ! Mais autrefois, j'ai - bien malgré moi ! - participé à la transaction de quelques pièces de ce modèle... Pour les Prussiens uniquement !... Du moment qu'ils se tuent entre eux... Les malheurs particuliers font le bien général, de sorte que plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout est bien¹⁸.

L'HOMME : « Plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout est bien... » N'ai-je pas lu exactement ces mots dans le *Candide* dont nous parlions ?

VOLTAIRE : Ah ? Coïncidence, je vous assure ! J'aurais pu dire : « Le malheur des uns fait le bonheur des autres ». Enfin, c'est à peu près l'idée qu'un vieil humaniste néerlandais¹⁹ ...

L'HOMME : Que faites-vous ? Restez alité !

VOLTAIRE : C'est que je suis mouillé. Il faudrait que je puisse au moins...

L'HOMME : Restez couché !

VOLTAIRE : Alors baissez votre arme, s'il vous plaît.

L'HOMME : Vous allez attentivement m'écouter et me dire ce que je suis venu apprendre. Nous savons que vous fabriquez une bombe. L'information circule dans l'Europe entière. Je veux savoir où est la manufacture que vous cachez et dans laquelle vos horlogers assemblent cet explosif.

VOLTAIRE : Une bombe ?! Assemblée par mes horlogers ?! Une manufacture cachée ?! Vous délirez ! Qui sont les gens qui vous renseignent ?

L'HOMME : Ah, monsieur !...

VOLTAIRE : Ne m'assassinez pas, monsieur ! Ne tirez pas ! Je... J'avoue ! J'avouerai tout ce que vous désirez. Je vais vous dire où est mon usine secrète... (*Angoissé.*) Et après ?

L'HOMME : Après, monsieur ? Au nom de la Sainte Religion que vous insultez constamment ; aux noms des blasphèmes que répandent vos écrits ignobles ; au nom de la Confrérie des Pénitents Blancs de Marseille que je sers ; au nom du Christ et des quatre Évangiles, j'aurai l'honneur de vous tuer.

VOLTAIRE : Croyez, monsieur que les Évangiles et moi-même sommes bien d'accord sur l'essentiel : la valeur infinie de l'homme ! (*Un temps.*) Vous êtes de Marseille ?

L'HOMME : Cessez ce cynisme écœurant ; vous ne m'amusez pas.

VOLTAIRE : Cynique, moi, en aucun cas ! Je ne partagerai jamais cet état absolument antiphilosophique. J'ai l'esprit naturellement enclin à l'ironie. J'essaie de me freiner mais, que voulez-vous : « Chassez le naturel, il revient au galop. »

L'HOMME : Je ne goûte pas l'ironie de la situation.

VOLTAIRE : Elle n'est pas simple à savourer, je vous l'accorde.

L'HOMME : Répondez à ma question !

VOLTAIRE : Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant²⁰ ?

L'HOMME : Où est votre laboratoire clandestin ? Nous savons que vous préparez une bombe d'un genre nouveau, dotée d'un mécanisme d'horlogerie particulier. Nous savons que vous travaillez pour le compte des huguenots. Nous savons que vous sympathisez avec la cause de ces Réformés, les Protestants de Toulouse, notamment.

VOLTAIRE : Vous savez ?

L'HOMME : Nous le savons !

VOLTAIRE : De Marseille ?

L'HOMME : Nous le savons... de tout le royaume de France.

SCENE 5

VOLTAIRE : Avez-vous entendu parler d'un certain Jean Calas, de Toulouse justement.

L'HOMME : Un Protestant ?

VOLTAIRE : Oui, un huguenot, comme vous dites. Un Réformé.

L'HOMME : Calas. Jean Calas. C'est le nom de l'homme pour qui est élaborée votre bombe à retardement ? Est-ce lui votre commanditaire ?

VOLTAIRE : Il vient de mourir, monsieur, à l'âge de soixante-huit ans. Un de ses deux fils, nommé Marc-Antoine, ne pouvant devenir avocat - parce qu'il faut des certificats de catholicité, impossibles à obtenir quand on a des parents Protestants ! - se pendit à une porte de la maison familiale. Son père, Jean Calas donc, fut le premier à découvrir le corps. Il eût la malencontreuse idée de maquiller cette pendaison, de cacher la vérité pour épargner le déshonneur à sa famille... Le suicide, vous le savez, est un crime.

L'HOMME : Un crime méprisable ! Un crime qui doit entraîner la profanation publique du cadavre. Mais il n'y a pas de rapport entre cette histoire et la réponse que je vous commande de m'apporter.

VOLTAIRE : Ayez la bonté chrétienne de ne pas vous montrer trop impatient avec un homme que vous allez, tout à l'heure, exécuter...

L'HOMME : *(Il lève le canon de son arme vers le plafond, désamorce le percuteur, s'assoit tranquillement.)* Finissez !

VOLTAIRE : Pendant qu'on courait chercher la justice, quelqu'un cria que Jean Calas avait pendu son fils.

L'HOMME : Ce qui n'est pas impossible ; selon la rumeur, le parricide²¹ est un crime tout à fait courant chez les Réformés.

VOLTAIRE : Ce cri bénéficia de la rumeur dont vous parlez, car il fut répété ! D'autres ajoutèrent que le fils décédé voulait se convertir au catholicisme et que sa propre famille l'avait étranglé pour cela !

L'HOMME : L'opinion publique ne peut avoir tort. Il faut savoir se rendre à la sagesse populaire.

VOLTAIRE : Pour plaire à cette « sagesse », la famille Calas fut mis aux fers ! On fit un martyr de Marc-Antoine Calas.

L'HOMME : Ce qu'il est, incontestablement !

VOLTAIRE : Indubitablement !... Le peuple de Toulouse le regardait comme un saint. On vint en foule prier sur sa tombe. Des miracles se seraient accomplis devant sa sépulture. La police les a consignés. Dès ce moment, l'exécution du père Calas parut infaillible.

L'HOMME : Votre histoire, monsieur, devient abracadabrantesque. Je crois que vous cherchez à gagner du temps.

VOLTAIRE : On ne gagne pas sur le temps, monsieur. Mais j'ai une bonne nouvelle pour vous - nous ne perdons jamais notre temps. À la rigueur, est-ce le temps qui nous gagne, ou qui nous perd... « Le présent accouche, dit-on, de l'avenir²². » Et c'est tout ce que je crois.

L'HOMME : Arrêtez vos digressions maintenant. Achevez votre récit. Soyez prompt !

VOLTAIRE : Il paraissait impossible que le vieux Calas eut pendu seul, un fils robuste de vingt-huit ans. Sa famille devait l'avoir assisté. Elle fut donc, également, coupable.

L'HOMME : Evidemment !

VOLTAIRE : Pourtant, seul le père fut condamné à mort. Inconcevable ! Que croyait-on ? Que les aveux viendraient sous les coups des bourreaux ! Mais tandis qu'il agonisait épouvantablement sur la roue, le vieillard prit Dieu à témoin de son innocence et Le conjura de pardonner à ses juges.

L'HOMME : Ils sont forts, ces Réformés ! Encore plus fourbes que les Juifs.

VOLTAIRE : Un seul cri lui échappa durant son supplice. Un seul ! Au premier des onze coups de massue dont chacun devait lui briser les os²³.

L'HOMME : Ils les dépassent dans la résistance à la douleur.

VOLTAIRE : Pardon ?

L'HOMME : Les huguenots ! Ils ont plus d'orgueil, et partant, sont plus résistants que les Juifs.

VOLTAIRE : Oh, les Juifs !... Certes, vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant et barbare, qui joint depuis longtemps la plus sordide avarice à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent et les enrichissent²⁴.

L'HOMME : Je ne l'aurais pas mieux dit.

VOLTAIRE : Il ne faut pourtant pas les brûler²⁵.

L'HOMME : Monsieur, vous parlez comme un mécréant !

VOLTAIRE : Que vous importe qu'un homme ait un prépuce ou qu'il n'en ait pas et qu'il fasse sa pâque en pleine lune rousse ou le dimanche d'après ? Cet homme est juif, donc il faut que je le brûle et tout son bien m'appartient : voilà un très mauvais argument.²⁶

L'HOMME : Il faut, pour que la terre puisse enfin pleinement vivre en paix, plier les hommes autour d'une religion unique ; celle du Christ !

VOLTAIRE : Je pense, au contraire, que « plus il y a de sectes, moins chacune est dangereuse²⁷. »

L'HOMME : Traiter notre sainte Église de secte ! Vous jouez avec la vie, monsieur.

VOLTAIRE : Je joue avec la vie, monsieur ; elle n'est bonne qu'à cela. Quand je vous aurai bien répété que la vie est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme, j'aurai dit tout ce que je sais²⁸. Je soutiens que votre Église est une secte comme les autres.

L'HOMME : Les Jésuites²⁹ sont une secte ! La Compagnie de Jésus est une secte ! Autant que les Encyclopédistes en sont une ! Ou ceux qui fraternisent avec eux sous le nom de « Philosophes des Lumières »³⁰ et dont il ne fait aucun doute qu'ils ont votre soutien.

VOLTAIRE : Et votre confrérie de Pénitents Blancs serait épargnée du doux nom de secte ? Ne voyez-vous pas bien que toute la religion chrétienne est sectaire ?

L'HOMME : L'Église catholique romaine se doit d'être intolérante ! Si notre très saint père, notre pape Clément, le treizième, refuse tous les dogmes qui ne sont pas de notre confession, c'est par amour sincère et profond pour l'humanité. N'importe quel sermon de n'importe quel prêtre vous invite à méditer cet acte de foi. Et vous l'entendriez si vous vous rendiez un tant soit peu à la messe !

VOLTAIRE : Je m'y rends, monsieur, chaque dimanche que Dieu fait. Il faut avoir une religion et ne pas croire aux prêtres ; comme il faut avoir du régime et ne pas croire aux médecins³¹. Mais permettez-moi de finir l'histoire de la triste famille Calas. Vous comprendrez alors la nature de l'usine clandestine que vous voulez détruire et dont je promets de vous livrer la géographie précise.

SCENE 6

L'HOMME : Je vous laisse une minute. Pas une de plus ! (*Il saisit une des montres de Voltaire.*)

VOLTAIRE : Le fils restant de Jean Calas vient d'être banni. C'est aussi absurde que tout le reste : car ce fils est coupable ou innocent ; s'il est coupable, il faut qu'il meure ; s'il est innocent, il ne faut pas le bannir.

L'HOMME : Concluez !

VOLTAIRE : La mère Calas mais également la servante - pourtant catholique ! – croupissent aujourd'hui en prison ! Elles sont affamées, torturées quotidiennement. (*Un temps.*) Bannir des innocents ou les laisser aux pratiques infâmes des inquisiteurs est une injustice, un crime odieux qui doit vous montrer l'abus que la religion produit.

L'HOMME : Il ne vous reste plus que quelques secondes.

VOLTAIRE : La faiblesse de notre raison et l'insuffisance de nos lois se font sentir tous les jours.

L'HOMME : Plus que dix secondes.

VOLTAIRE : Il devrait être... (*Neuf.*)... de l'intérêt du genre humain... (*Huit.*)... d'examiner si la religion... (*Sept.*)... doit être charitable... (*Six ?*)... ou barbare³². (*Voltaire ferme les yeux.*) Il est avéré que les juges toulousains ont roué le plus innocent de tous les hommes. Jamais depuis la Saint-Barthélemy, rien n'avait tant déshonoré la nature humaine. Criez, et qu'on crie !

L'HOMME : Je n'ai pas entendu où se cache votre usine démoniaque.

VOLTAIRE : C'est que je ne vous l'ai pas dit.

L'HOMME : Vous me l'avez promis. J'écoute.

VOLTAIRE : Dire le secret d'autrui est une trahison, dire le sien est une sottise³³.

L'HOMME : Alors, vous allez mourir.

VOLTAIRE : J'approche tout doucement du moment où les philosophes et les imbéciles ont la même destinée³⁴.

L'HOMME : Vous tenez donc si peu à la vie...

VOLTAIRE : La vie n'est que de l'ennui ou de la crème fouettée³⁵.

L'HOMME : Tant pis pour le renseignement que je voulais obtenir de vous. J'ai encore sous la main votre personnel de maison. L'un d'entre eux se montrera sans doute plus coopératif. Croyez-vous en Dieu, monsieur ?

VOLTAIRE : L'univers m'embarrasse et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger³⁶.

L'HOMME : J'aimerais que vous me fassiez une réponse plus simple.

VOLTAIRE : Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer³⁷.

L'HOMME : Trop d'ironie, monsieur, tue l'ironie. Je m'en vais maintenant vous le prouver.

VOLTAIRE : J'ai besoin de Dieu ! Et je crois qu'il existe. J'ai besoin de lui car Il m'est nécessaire ; il n'y a que devant Lui que je peux dénoncer le prêtre et confondre l'infâme.

L'HOMME : Faites votre prière ! Maintenant ! On prie Dieu à genoux, le regard vers le sol, les mains jointes. *(Il soumet violemment Voltaire à prendre cette position, puis la prend également. Comme Voltaire reste silencieux, il l'invite à commencer sa prière.)* Dieu...

VOLTAIRE : Dieu ? Habituellement, nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas³⁸.

L'HOMME : Priez comme vous l'entendez, mais priez ! Vite !

VOLTAIRE : Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps. S'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité d'oser te demander quelque chose daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi, ne soient pas des signaux de haine et de persécution. Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères !³⁹ *(Voltaire a saisi un pistolet qu'il tenait caché vers son lit et qu'il pointe maintenant sur l'homme.)* Amen.

L'HOMME : Amen.

SCENE 7

VOLTAIRE : Je repense à mon rêve de tantôt et, sans interprétation trop hasardeuse, il semble qu'il ait quelque chose de prémonitoire.

L'HOMME : Votre prière... Il y avait tant de ferveur. Je croyais...

VOLTAIRE : Vous croyez trop, monsieur, et cela vous empêche de penser.

L'HOMME : Ce que vous venez de dire... à Dieu !

VOLTAIRE : Ce n'était pas à Dieu que je l'adressai mais aux hommes. Ou à moi-même.

L'HOMME : Nous allons mourir ensemble, monsieur, puisque telle est la volonté du Créateur ; telle est sa bonté divine.

VOLTAIRE : Vous voyez une bonté divine à nous assassiner présentement ? Le plus ironique ne serait pas celui qu'on croit.

L'HOMME : Dieu veut ôter le mal du monde !

VOLTAIRE : J'entends ! (*Un temps.*) Ou bien Dieu veut ôter le mal du monde mais il ne le peut pas. Ou bien Il le peut mais Il ne le veut pas. Ou Il ne le peut ni ne le veut.

L'HOMME : Ou bien Dieu le veut et Dieu le peut !

VOLTAIRE : Tout à fait ! Mais s'Il veut ôter le mal du monde et qu'Il ne le peut pas, c'est impuissance.

L'HOMME : Ce qui est contraire à la nature du Seigneur.

VOLTAIRE : Je l'admets avec vous... De même que s'il peut le faire mais ne veut pas, c'est méchanceté.

L'HOMME : Et c'est encore contraire à la nature du Sublime.

VOLTAIRE : Vous l'admettez avec moi... Nous serons donc d'accord pour dire que si Dieu ne veut ni ne peut ôter le mal sur cette terre, c'est à la fois méchanceté et impuissance.

L'HOMME : Mais Dieu veut et Dieu peut !

VOLTAIRE : Absolument ! Il le veut et le peut !

L'HOMME : C'est même le seul des partis qui convient à Dieu. Il veut ôter le mal et Il peut ôter le mal. Oui. Dieu peut ôter le mal et Dieu veut ôter le mal.

VOLTAIRE : D'où vient donc le mal sur cette terre ? ⁴⁰ (*Un temps.*) Ne serait-ce pas de l'idée que les hommes comme vous se font du Divin ? Il devrait suffire de rendre cette idée moins intolérante et de laisser comme il l'entend, chacun prier. Ou pas.

L'HOMME : Allez au diable !

VOLTAIRE : J'y suis ! À voir toutes les folies commises au nom de Dieu, mon enfer est en cette vie⁴¹... Donnez-moi votre arme, monsieur. Le chien de votre pistolet n'est plus armé ; le mien, si ! Allez à mon bureau, les mains à plat sur mes papiers. (*L'homme capitule.*)

SCENE 8

L'HOMME : Je m'en veux ! Pourquoi n'ai-je pas eu la force de Te défendre ?... Mea culpa. Mea maxima culpa, confiteor deo omnipotenti... ⁴² (*Ad lib*)

VOLTAIRE : Bon ! Allez-vous cesser de vous donner en spectacle, monsieur ?

L'HOMME : Confiteor deo omnipotenti...

VOLTAIRE : (*Voltaire lui lance au visage l'eau d'un verre.*) Levez-vous ! Nous allons libérer mes gens. Allons, marchez devant ! (*L'homme s'exécute, prend une direction.*) Ils sont par là ?

L'HOMME : Oui, monsieur. Juste derrière cette porte.

VOLTAIRE : Mais ne m'avez-vous pas parlé de la cave ?

L'HOMME : J'ai menti.

VOLTAIRE : Oh !... Rasseyez-vous !

L'HOMME : Je vous assure, monsieur, qu'ils dorment.

VOLTAIRE : (*Vérifiant d'un œil.*) Et profondément ! J'entends le ronflement de mon bon docteur Tronchin et celui, plus subtil, de Madame Denis... Vous m'avez fait peur ; il n'y a rien de plus ridicule qu'un médecin qui ne meurt pas de vieillesse⁴³.

L'HOMME : Je leur ai fait boire un soporifique puissant mais sans danger.

VOLTAIRE : Dans ce cas, j'ai sans doute le temps de passer une culotte et de réfléchir à ce que je vais faire de vous.

L'HOMME : Abattez-moi, monsieur, je suis prêt !

VOLTAIRE : Lorsqu'une fois le fanatisme a gangréné le cerveau, la maladie est presque incurable⁴⁴.

L'HOMME : Je ne suis pas un fanatique.

VOLTAIRE : Celui qui soutient sa folie par le meurtre, est un fanatique⁴⁵.

L'HOMME : Alors faites-moi arrêter ! Je me soumettrai à la justice des hommes. Livrez-moi aux autorités qui vous conviendront.

VOLTAIRE : Vous livrez ? Ce choix ne m'est pas permis. Les Suisses, à ma gauche, vous brûleront, certes, mais sur le grief de votre catholicisme borné ; à ma droite, les Français vous écartèleront en place publique sous le prétexte d'avoir voulu m'assassiner... ou vous gracieront avec un bon avocat de l'Inquisition. Quelle que soit la sentence, vous finirez en héros ; on m'admire un peu partout en Europe, mais nulle part, je ne suis très aimé.

L'HOMME : Alors tirez, monsieur ! Tirez ! (*Un temps.*)

VOLTAIRE : N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle et que les sages n'en aient pas⁴⁶ ?

L'HOMME : Tirez, mais tirez donc ! Brûlez-moi le cœur et la tête puisque j'ai failli à ma mission.

VOLTAIRE : Oui, votre mission !... Celle de trouver et de détruire le prétendu explosif que je fabriquerais quelque part ?

L'HOMME : Celle de défendre Dieu dans l'amour du Saint Esprit.

SCENE 9

VOLTAIRE : Je vais bel et bien vous exploser la tête, mon pauvre pénitent, et tenter de le faire le plus pacifiquement du monde. Si, après cela, vous persistez encore à vous sentir investi d'une mission de bête - ou de crétin⁴⁷ comme on dit à Genève - une balle de chacun de ces pistolets ira se loger dans vos genoux.

L'HOMME : Un moyen plus sûr d'être convaincant !

VOLTAIRE : Je vois que vous commencez à vous laisser imprégner... par le bon registre.

L'HOMME : Le bon registre ?

VOLTAIRE : L'ironie. Quel autre ici ?

L'HOMME : Le seul registre auquel nous devons référer est celui de la paroisse de notre diocèse.

VOLTAIRE : Un même terme peut donc avoir plusieurs sens. Mais, je vous l'accorde, méfions-nous de la définition des mots ! On a vite fait de les interpréter n'importe comment et de n'être plus d'accord sur rien.

L'HOMME : C'est ce que la Bible enseigne par l'histoire de l'effondrement de la tour de Babylone.

VOLTAIRE : Je préfère les fables d'Ésope qui nous montrent que l'organe à la base de l'erreur, de la calomnie, du blasphème, est le même que celui qui est à la source de la vérité, de la raison et de nos prières !

L'HOMME : Et cet organe, quel est-il ? (*Voltaire lui tire comiquement la langue. L'homme ne comprend pas. Voltaire réitère.*) Pardon ?

VOLTAIRE : La langue ! C'est bien le pire et le meilleur de nos organes. Cela vous amuse ?

L'HOMME : Non !

VOLTAIRE : J'ai vu un rictus passer sur vos lèvres.

L'HOMME : Les nerfs, sans doute.

VOLTAIRE : Vous vous défendez donc de rire !... Comme vous croyez « défendre » votre Seigneur.

L'HOMME : Pareillement ! Le rire est le propre du diable.

VOLTAIRE : J'ai lu ça. Pour moi, j'ai décidé d'être heureux parce que c'est bon pour la santé ! (*Un temps.*) Mais, vous voulez « défendre » Dieu...

L'HOMME : Je le voulais. Et vous m'avez eu par trahison.

VOLTAIRE : Par surprise, serait plus intègre.

L'HOMME : Vous tournez toujours les choses de la manière...

VOLTAIRE : De la manière d'un philosophe ! Croyez-moi, j'en suis navré. Je ne suis qu'un homme de lettres. L'homme de lettres est sans secours ; il ressemble aux poissons volants ; s'il s'élève un peu (*Il dit : « Crois, crois, crôa ! »*), les oiseaux le dévorent ; s'il plonge, les poissons le mangent.⁴⁸ (*Il dit : « Cru, cru, cru ! » et éclate d'un rire sardonique.*)

L'HOMME : Quel jeu de mot !

VOLTAIRE : Un jeu de mot ?

L'HOMME : Un homme de « l'être ! »

VOLTAIRE : Un homme de lettres ?

L'HOMME : Un homme de « l'être ! »

VOLTAIRE : Un homme, deux lettres ? D. D ?

L'HOMME : D. D ?

VOLTAIRE : Denis Diderot.

L'HOMME : Être ! L'être. Le... Le... Être.

VOLTAIRE : Le hêtre. Un arbre ? Un homme tronc.

L'HOMME : Être ! Un homme de lettres. Un homme de l'être.

VOLTAIRE : De l'être ou de l'avoir ! Oh ! Oui, je n'avais jamais vu ce très bon calembour. (*Il rit.*) Croyez-en un vieil excentrique, vous avez une vocation !

L'HOMME : Une vocation ?!

VOLTAIRE : Pardon ! Décidément, les mots et leur double sens... C'est comme ce verbe : «Défendre».

L'HOMME : Il n'a qu'un sens. Il faut défendre Dieu quand Il est insulté.

VOLTAIRE : Moi, je vous défendrais bien de Le défendre ! Car enfin, puisqu'Il existe, comment croire que Dieu ait besoin qu'on Le défende ? En prétendant Le défendre, vous niez sa toute puissance ou du moins, vous en doutez.

SCENE 10

L'HOMME : Je ne doute pas ! Ô Très Puissant, je ne doute pas ! (*Il prie ad libitum*) Agnus Dei qui tollis peccata mundi miserere nobis...

VOLTAIRE : Comme je vous plains... Votre façon de croire en Dieu vous place dans une situation mentale intenable. Je ne m'étonne plus de votre violence. Vous n'êtes qu'un homme.

L'HOMME : Un être humain, oui ; un bon chrétien !

VOLTAIRE : ... dont la vie est bien lourde. Pleine de misères mais passagère...

L'HOMME : Qu'on en finisse !

VOLTAIRE : Oui. Un être humain fini ; c'est bien ce que vous êtes. Et vous voulez « défendre » un être infini ! Sans vous en rendre compte, vous exprimez là un doute quant à l'existence de Dieu. C'est cela qui vous tourmente, mon pauvre pénitent. Vous n'avez que la violence ou le meurtre pour vous prouver que vous ne doutez pas⁴⁹.

L'HOMME : Je ne veux pas prouver que je ne doute pas mais prouver que Dieu existe ! Si je vous avais abattu tout à l'heure, j'aurais montré au monde que je ne doute pas.

VOLTAIRE : Oh, mordez-vous la langue ! Si vous avez besoin de le montrer, c'est bien que vous doutez. Mais vous êtes incapable de supporter le doute en vous.

L'HOMME : Un bon croyant ne peut accepter le doute en lui. Il croit simplement. Je crois !

VOLTAIRE : Entre nous, dire qu'on croit ce qu'il est impossible de croire, c'est mentir.⁵⁰

L'HOMME : Vous combattez et détruisez toutes les erreurs, mais que mettez-vous à la place⁵¹ ?

VOLTAIRE : C'est bien la meilleure question que vous m'ayez posée jusqu'ici.

L'HOMME : Répondez !

VOLTAIRE : Rien ! Ou alors, « la religion naturelle ». Si l'on doit encore défendre quelque idée, que ce soit celle de la possibilité de l'existence de Dieu ; agir au nom d'un dieu dont l'existence est simplement possible et non certaine. Oui, défendre une espérance et non une certitude.

L'HOMME : Mais croire ainsi, croire en doutant, est-ce encore croire ?

SCENE 11

VOLTAIRE : Il faut croire⁵² ! C'est notre moteur.⁵³ Nous ne pouvons pas rayer ce verbe. Croire est nécessaire. Sans cela, nous ne pourrions ni agir, ni nous engager ou nous indigner. Croire est indispensable.

L'HOMME : Non. Croire en doutant, croire en remettant constamment notre croyance en question, c'est risquer d'en changer, de dévier, de se perdre. Si notre Église est intolérante, c'est précisément pour permettre aux âmes d'éviter cet écueil. L'intolérance nous préserve.

VOLTAIRE : Cette intolérance est proprement infâme ! Vous ne voyez pas que l'Église puise sa force d'une faiblesse enfouie en chacun de nous.

L'HOMME : Une faiblesse ?

VOLTAIRE : Oui. La grande difficulté à penser par nous-même, à « oser penser ». Voilà la vraie faiblesse humaine. Nous n'osons pas. Appelons cela « notre Minorité » en opposition à la supériorité de l'Église.

L'HOMME : C'est vous qui êtes gonflé d'un sentiment de supériorité.

VOLTAIRE : Sans doute, sans doute ! Je suis un borgne au pays des aveugles mais je vois !... que l'Église a besoin de soumettre les esprits pour s'imposer. Une sorte de berger qui crée ses propres moutons. Si ces bêtes se contentaient de brouter !... Mais, pour défendre leur berger illégitime, elles sont dressées à la guerre. Je crois qu'il faut les écraser.

L'HOMME : Votre croyance est extrémiste, plus intolérante que celle de l'Église.

VOLTAIRE : Je crois, par exemple – mais je suis ouvert à tout débat là-dessus – qu'il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Hélas, un débat n'est pas permis avec vous. Tant qu'il y aura ces pistolets, je vous serai effectivement infiniment supérieur. (*Péremptoire.*) Prenez une de mes plumes devant vous, du papier vierge et soyez prêt à écrire ce que je vous dicterai ! Bien. Vous avez les mains occupées ; je pose ces armes sur mon lit. Je vais vous dicter mes aveux.

L'HOMME : Vos aveux ?

VOLTAIRE : Oui. Les aveux de Voltaire.

L'HOMME : Je vous écoute.

SCENE 12

VOLTAIRE : L'oreille est le chemin du cœur.⁵⁴ (*à l'homme.*) Notez ! Moi, Voltaire, sain d'esprit, moins de corps, à l'heure où je m'apprete à rendre son arme à feu à un pénitent blanc, plus ou moins marseillais, venu pour m'abattre, jure n'avoir jamais entrepris l'assemblage d'un explosif à retardement qui servirait les intérêts d'une secte de quelque obédience fût-elle, point. Il n'y a sur mes terres aucune usine secrète portée à ma connaissance et dédiée à un tel projet, point. En revanche virgule je possède virgule clandestinement virgule une imprimerie d'une facture des plus modernes, point. Cette machinerie d'encre et de papier est sans doute ma plus grande fierté et l'outil de ma liberté, point. (*Au public*) Je la mets au service de tous ceux qui cherchent à dénoncer l'injustice. (*à l'homme.*) Actuellement, mes imprimeurs travaillent aux premières planches d'un petit ouvrage qui pourrait bien avoir l'effet d'une bombe, point d'exclamation. Il s'appuie sur le sort cruel que connaît la famille d'un certain Jean Calas. Je saisis la « cause » protestante parce qu'elle est au cœur d'un combat contre l'intolérance⁵⁵, point. (*Au public*) Qu'on ne me range pas pour autant du côté des Réformés ! Je n'ai été ni protestant, ni grand catholique, ni mahométan. Je suis comme les petits ruisseaux ; ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds. (*à l'homme.*) Mais, virgule, plutôt que de livrer à l'Infâme, l'endroit où se cache ma formidable imprimerie, je préfère mourir maintenant d'un coup bref. (*À part.*) Cela m'épargnera quelques souffrances à venir. Je le sens bien ; je perds mes dents, je meurs en détail.⁵⁶ (*à l'homme.*) Les Délices. Ferney. L'an de grâce dix sept cent soixante-deux. (*Silence.*) Il y a un sceau devant vous. C'est ma signature. Tamponnez ! Les pistolets sont à vous. Je ne mangerai pas des fruits de l'arbre de la tolérance que j'ai planté mais on en mangera, c'est sûr ! Et on criera bientôt : « Sapere aude⁵⁷ ! » Ayez le courage de vous servir de... (*Il ne dit pas « votre propre entendement » mais il montre son crâne. Un temps.*) Je peux mourir, monsieur ?

L'HOMME : Oui, monsieur. (*Au public.*) La question de l'existence ou de la non existence de Dieu peut bien rester indécidable. À chacun de trancher. (*Un temps.*) Voltaire m'a gardé quelque temps à son service. Il voulait que je l'aide !...

VOLTAIRE : À me distiller la tête ! À rendre les juges de Jean Calas exécration ! À les dé-ci-mer !⁵⁸

L'HOMME : À la manière de ce vieil excentrique, aussi méprisable qu'admirable, je me suis mis à regarder si Dieu ne pouvait pas simplement servir à me rendre meilleurs, plus heureux, plus utiles aux autres⁵⁹. Avec Wagnière, qui n'a jamais compris ce qui lui était arrivé ce matin-là, nous avons composé, sous la dictée infatigable du maître, vingt-cinq chapitres d'un petit livre qui plébiscitait la tolérance. Il y a dans ces lignes des endroits à faire frémir et d'autres à faire pouffer de rire, car, Dieu merci, disait-il : l'intolérance est aussi absurde qu'horrible.

VOLTAIRE : L'intolérance est aussi absurde qu'horrible.

ÉPILOGUE

L'HOMME : Bien sûr, il a fallu que je disparaisse. Pour n'avoir pas assassiné « l'homme à la bombe », ma tête fut mise à prix par ceux qui se disaient mes frères. Fort heureusement, le patriarche de Ferney était un grand expert en falsification d'identité. Son imprimerie, dont il eut soin toujours de me cacher l'emplacement...

VOLTAIRE : Pour votre bien, croyez-moi ! Si nous diminuons les excès de torture, nous n'en ralentirons jamais les progrès.

L'HOMME : ... Son imprimerie me fournit de nouveaux papiers plus vrais que nature. J'étais au choix, Allemand, Français, Espagnol ou Anglais, docteur Akakia ou docteur Obern, monsieur de Tilly ou de Saint Fort⁶⁰...

VOLTAIRE : Écralinf⁶¹ !

L'HOMME : Écralinf ?

VOLTAIRE : Oui, Écralinf !... Oh, et puis non ; celui-ci, je me le garde. Tématro ? (*Un temps.*)

L'HOMME : Tématro ! C'est sous ce pseudonyme, que j'ai appris la mort du maître. Enfin... Sa mort physique ! Car son esprit fut bientôt parmi les Immortels⁶² - non par la grâce de Dieu mais par celle des hommes - pour avoir fait entrer dans la conscience collective, nos premiers réflexes d'autodéfense contre l'injustice, contre toutes pensées dogmatiques.

VOLTAIRE : Contre l'indifférence ! Contre le crime d'indifférence qui est le pire de tous⁶³ !

L'HOMME : Oh, oui ! Les Tématro, toujours, tentèrent de diffuser par le geste et la parole, les idées qui leur paraissaient les plus émancipatrices pour notre liberté ; les pensées les plus justes à l'Homme et sa condition misérable...

VOLTAIRE : Mais passagère !

L'HOMME / L'AUTRE : Un siècle après, Victor Hugo fit remarquer que la tolérance est le commencement de la fraternité⁶⁴. Il fallut encore cent ans pour qu'on propose de regarder la tolérance comme un premier pas vers l'amour des différences⁶⁵.

VOLTAIRE : Oh, oui !

L'AUTRE : Voltaire jubile du fond de son caveau dédié aux Grands Hommes...

VOLTAIRE : À l'époque, j'ai parlé de tolérance parce qu'il fallait opposer un mot à l'intolérance de l'Église et de l'État. Aujourd'hui, je dirais : Attention ! Tolérer, c'est accepter du bout des lèvres, c'est bien vouloir... Tolérer, c'est, de façon négative, ne pas interdire.

L'AUTRE : Celui qui tolère, se sent toujours un peu supérieur.

VOLTAIRE : Celui qui est toléré se sent doublement méprisé pour ce qu'il représente et pour son incapacité à s'imposer.

L'AUTRE : Mais la tolérance demeure le premier pas vers la reconnaissance de l'autre.

VOLTAIRE : D'autres pas seront nécessaires... qui aboutiront à « l'amour des différences ⁶⁶ ».

L'AUTRE : Je l'ai déjà dit.

VOLTAIRE / LE COMÉDIEN : Ah, bon ? Répétez-le ! La plupart des bons mots sont des redites.

L'AUTRE : La plupart des bons mots sont des redites.

LE COMÉDIEN : *(Invitant le public à la répétition de la phrase.)* Allons !

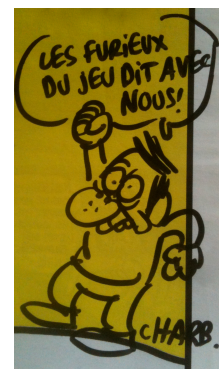
L'AUTRE : *(Suivi comme en écho par Le Comédien.)* La tolérance n'est que le premier pas vers la reconnaissance de l'autre ; d'autres pas sont nécessaires pour aboutir à l'amour des différences ! *(Rupture.)* On dira que vous vous répétez...

LE COMÉDIEN : Eh bien, répétez-vous !...

ENSEMBLE : Jusqu'à ce qu'on se corrige.

NOIR

En mémoire des dessinateurs et journalistes
tombés à Paris en Janvier 2015



Contexte historique

- 1 Novembre 1755, jour de la Toussaint, tremblement de terre à Lisbonne. Les cieux et les tympans des cathédrales s'écrasent sur les fidèles en prière. La capitale du Portugal est rasée, incendiée, noyée à l'heure de la grand-messe. On décompte plus de 30 000 morts. Il s'agit, aujourd'hui encore, de la plus impressionnante secousse sismique que l'Europe ait jamais enregistrée.
- 1756 – 1763. Guerre de 7 ans. Premier conflit mondial.
- Janvier 1759, paraît à Genève *Candide ou l'Optimisme*.
- 09 Mars 1762, Jean Calas est torturé, étranglé et brûlé en place publique à Toulouse.
- Août 1762, paraît *l'Histoire d'Elisabeth Canning et de Jean Calas* signé par "un témoin oculaire.... ennemi du fanatisme & ami de l'égalité".
- Mars **1763**, est publié le *Traité sur la Tolérance*

de Voltaire (1694 – 1778) :

Qu'est-ce que la tolérance ? C'est l'apanage de l'humanité. Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frère, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre.

... à Albert Jacquard (1925 - 2013) :

Tolérer, c'est accepter du bout des lèvres, c'est bien vouloir, c'est, de façon négative, ne pas interdire. Celui qui tolère, se sent bon de tolérer, celui qui est toléré se sent doublement méprisé pour le contenu de ce qu'il représente ou de ce qu'il professe et pour son incapacité à l'imposer. L'intolérance, auto défense du faible ou de l'imbécile, est certes une marque d'infantilisme, mais la tolérance, concession accordée par le puissant sûr de lui, n'est que le premier pas vers la reconnaissance de l'autre ; d'autres pas sont nécessaires qui aboutissent à "l'amour des différences".

Notes de S. Faure⁶⁷

¹ Dernier secrétaire et premier biographe du maître.

² Clin d'œil à Friedrich Nietzsche, philologue et poète allemand (1844, 1900) qui dédicâ son livre *Humain, trop humain* à Voltaire, « à l'un des plus grands libérateurs de l'esprit »

³ Voltaire achète Les Délices à Genève le 14 février 1755.

⁴ Lettre de Voltaire au Docteur Pansophe (nom qu'il donne à J.J. Rousseau). 1766.

⁵ Mai 1761. Déplacement de l'église de Ferney. « *Le Patibulum* », Voltaire est accusé de sacrilège.

⁶ Soldats appartenant, comme leur nom l'indique, à la cavalerie légère. Sans x au singulier comme au pluriel, c'est l'orthographe recommandée par l'Académie (alors que le Littre le considère comme un barbarisme).

⁷ C'est le terme du Furetière pour Journaliste.

⁸ En financier, Voltaire a des intérêts dans les fournitures militaires, d'armées de tout bord. En 1756, il proposait même des chars de combat au ministre de la guerre français.

⁹ Le tsar Pierre III.

¹⁰ Ce qu'elle fera effectivement en fin de l'année de notre action et qui précipitera ainsi la fin de la guerre de 7 ans.

¹¹ Ou *Un monarque instruit par la raison*.

¹² De foire au sens de « diarrhée ». Vulgaire et vieilli : Salir, souiller, littéralement emmerder

¹³ L'affaire date de 1755. Jean-André Lepaute, horloger du roi, s'en attribua le mérite. Beaumarchais parvint à rétablir la vérité et s'attira les bonnes grâces de la cour du roi.

¹⁴ Voltaire - Citations –

¹⁵ Peu m'importe. Cela m'est égal.

¹⁶ Expression de Voltaire qui chercha d'abord à en nier la paternité.

¹⁷ Voltaire. *Poème sur le désastre de Lisbonne*. 1675

¹⁸ Candide. Chapitre IV.

¹⁹ Érasme (humaniste et théologien néerlandais, 1469-1536) qui, dans ses *Adages (IV)* écrit : « Ce qui nuit à l'un profite à l'autre ».

²⁰ Article « *Fanatisme* ». Dictionnaire philosophique portatif - Voltaire.

²¹ Le Traité sur la Tolérance parle en effet de *Parricide*. Dans l'acception de l'époque, *Infanticide* signifie le meurtre sur sa propre géniture, mais plutôt en très bas âge. Le terme est curieusement réservé aux femmes. (Robert. Dico Etymologique)

²² Citation culte de Voltaire.

²³ Cet élément est donné dans Jean Calas roué vif et innocent par Alexandre Coutet. *Dionysos* N°85, année 1934, page 312 et 313.

²⁴ Citation amputée à la définition au mot « Juifs » Dictionnaire philosophique portatif – Voltaire

²⁵ Fin de citation. Dans mes recherches pour ce *Jeu Dit*, j'ai surpris certains de mes contemporains qui n'utilisent que la première partie de cette définition (celle de la note précédente) pour démontrer l'antisémitisme de Voltaire... Ces calomniateurs, très convaincants, ont mal orienté mes premiers points de vue. Pour avoir cherché à pervertir mon jugement en distillant des préjugés sous le masque de diplômes, je ne les remercie pas ! J'invite, en outre, qui les rencontrerait, à user sur eux de la rhétorique de Diogène, le cynique, en leur jetant des harengs pourris au visage. (Des noms ? M. Sigaut, A. Soral, à fuir.)

²⁶ *Histoire de Jenni ou le Sage et l'Athée* 1775 (Voltaire // personnage principal : Freind)

²⁷ *Comment la tolérance peut être admise*. Chapitre 5 du *Traité sur la Tolérance*. Voltaire.

²⁸ Précisément : « Je joue avec la vie, madame; elle n'est bonne qu'à cela. » *Lettre du 22 juillet 1761* à la marquise du Deffand

²⁹ En 1762, les Jésuites, accusés de conspiration contre le souverain, sont expulsés de France, sommés de « se retirer où bon leur semble. » La Compagnie de Jésus est supprimée universellement par le pape Clément XIV, le 21 juillet 1773.

³⁰ En réalité, Voltaire ne sympathise pas avec les philosophes des Lumières. Bien qu'il ait des correspondances avec eux, il aimait bien semer la zizanie entre philosophes qu'il appelait parfois Cacouacs (abréviation de « jamais d'accord »). En revanche, il débute, fin 1755, sa collaboration à l'Encyclopédie.

³¹ Citation culte de Voltaire rapportée par Nicolas de Condorcet qui regardait le patriarche de Ferney comme l'un de ses trois pères spirituels (ses deux autres étant d'Alembert et Turgot).

³² Depuis le début du compte-rendu sur Calas, extraits de *L'Abrégé de l'affaire Calas*. Chapitre 1 du Traité sur la tolérance – Voltaire

³³ Voltaire.

³⁴ Voltaire.

³⁵ Voltaire.

³⁶ Voltaire.

³⁷ Toujours de Voltaire. C'est l'idée de la « religion naturelle » de nombreux d'encyclopédistes. Une hypothèse osée pour l'époque, comme nous le rappelle Philippe Sollers dans *Philosophie Magazine N°87*

³⁸ Citation -Voltaire.

³⁹ *Prière à Dieu*. Extraits Chapitre 23 du Traité sur la tolérance – Voltaire

⁴⁰ Démonstration inspirée de l'article « *Bien (tout est)* » Dico Philo. Voltaire.

⁴¹ La citation exacte est « *À voir tous les maux qu'a produits le faux zèle, j'ai eu, avec beaucoup d'hommes, mon enfer en cette vie.* » Conclusion du chapitre 10 – *Du danger des fausses légendes* – Traité sur la tolérance – Voltaire

⁴² Extraits du *Confiteor*. Prière traditionnelle catholique. Trad : *C'est ma faute, ma très grande faute, je confesse à Dieu Tout Puissant ...*

⁴³ Aphorisme de Voltaire.

⁴⁴ Extrait de l'article « Fanatisme » - Dictionnaire philosophique portatif. Voltaire.

⁴⁵ Idem.

⁴⁶ *Dialogues et entretiens philosophiques* – Voltaire

⁴⁷ Crétin est issu du latin christianus « chrétien ». La transposition de sens du mot christianus au mot crétin (qui originellement signifiait « innocent, malheureux ») est probablement due à l'opinion selon laquelle les simples d'esprit sont favorisés de Dieu. Cette opinion est fondée sur une interprétation courante du passage biblique communément appelé les Béatitudes. Il entre dans le langage courant en 1750.

⁴⁸ Article « Philosophe » Dictionnaire philosophique portatif. Voltaire

⁴⁹ Démonstration de Charles Pépin, prof au lycée d'état de la Légion d'honneur – *Réponse à courrier de lecteur Philosophie Magazine n°87 Mars 2015*

⁵⁰ Article « Foi » dans Dictionnaire philosophique, rééd 1767 – Voltaire

⁵¹ Madame Du Deffand. Lettres à Voltaire. 1765.

⁵² Il faut prendre parti – Dernière œuvre de Voltaire. Textes ajoutés aux définitions du Dictionnaire Philosophique Portatif.

⁵³ Au XVIII^es, ce terme est plutôt employé en anatomie. Le mot vient du latin « Motor primus », celui qui imprime le mouvement.

⁵⁴ Aphorisme – Voltaire

⁵⁵ ... et le fanatisme religieux, que ce combat doit nous mener au triomphe de l'esprit philosophique !

⁵⁶ Aphorisme – Voltaire

⁵⁷ *Qu'est-ce que les Lumières ?* Emmanuel Kant (1724 – 1804). De même que plus haut, le concept de *Minorité*.

⁵⁸ Lettres à Damilaville du 24 Janvier 1763 – Voltaire. Idem pour « *il y a dans ces lignes (...) absurde qu'horrible.* »

⁵⁹ D'après William James, philosophe américain (1848 – 1910)

⁶⁰ Quelques uns des nombreux pseudos de Voltaire.

⁶¹ Contraction pour « *Écrasons l'infâme !* » qui paraphrait de très nombreuses lettres de Voltaire.

⁶² Au Panthéon.

⁶³ Hermann Broch, écrivain autrichien (1886 – 1951) « Le crime d'indifférence est la première condition du travail des assassins ».

⁶⁴ *Célébration du centenaire de la mort de Voltaire (1878).*

⁶⁵ Albert Jacquard (1925-2013)

⁶⁶ Albert Jacquard, merci !

⁶⁷ De nombreux mots du Patriarche de Ferney n'ont pas été signalés ou notés ici. Ceci trahira ou traduira l'avidité comique, gourmande et fébrile, de mes lectures autour de cet écrit *furieux*, je dis. Allez, un dernier mot de Voltaire, mon préféré, que je n'ai pas su glisser avant :

« *L'enthousiasme est une maladie qui se gagne* ». Voltaire.